

AGATHE MAY

OUTRAGES

Vernissage : samedi 14 janvier de 16 à 20 heures
Exposition du 14 janvier au 11 mars 2017



Agathe May «La forêt» (détail), 2016 | xylographie en noir et blanc sur papier Japon | 122 x 244 cm
Courtesy l'artiste - Galerie Catherine Putman

de 14 à 19 heures, du mardi au samedi & sur rendez-vous
40 rue Quincampoix 75004 Paris | 1er étage | T. +33 (0)1 45 55 23 06
contact@catherineputman.com | www.catherineputman.com

Au bord du monde

Pierre Wat, 2016

L'homme accumule et le désert croît, par étouffement. Le déchet, ce reste toxique du grand festin contemporain, est l'outil de cette stérilisation. Jerrycan, boîte vide, chaus-sure usée, plat abandonné, ressort détendu, le monde, tel qu'il apparaît dans les der-niers travaux d'Agathe May, n'est qu'une immense nature morte ou, plutôt, une nature en train de mourir à force d'être envahie par ces objets épuisés que l'homme, dans sa course à l'infini, ne cesse d'engendrer. « Dans tous les états de la société, écrit Georg Christoph Lichtenberg dans l'un de ces aphorismes, les Lumières consistent à avoir des notions justes de nos besoins essentiels. » Agathe May est une artiste des Lumières en temps d'obscurité : position périlleuse, qui demande de reconquérir sans cesse son équilibre. Car mettre cette lucidité à l'œuvre exige bien autre chose qu'un simple retrait hors d'un monde qu'on réprouve – la tour d'ivoire est le lieu d'une autre stérilité. Il faut donc inventer une manière de se tenir au bord du monde : ni expulsée, ni fascinée, ni complètement dedans, ni vraiment dehors, au bord donc.

Cette façon de marcher à la lisière, oscillant entre présence au monde et sentiment de non appartenance, hante la plupart des travaux récents. *Nous chantions, dan-sons maintenant*, où deux êtres nus, qui pourraient être nous, portent une poubelle domestique d'où des déchets s'échappent, devenant soudain projectiles vifs ou astres formant constellation. *Le nid*, cet abri paradoxal accueillant une jeune femme et des oiseaux sur un lit de bois mort. *La forêt*, où l'intrication mortifère des branches trop nombreuses offre décor et armature à un jeu d'objets vidés de leur valeur d'usage. Aucune naïveté, chez Agathe May, nulle quête d'un jardin d'Eden perdu que l'on pour-rait, par on ne sait quel miracle de l'art, reconquérir quand même.

L'homme a tout refaçonné : les oiseaux sont en cage, les arbres sont plantés si ser-rés qu'ils se tuent en s'enlaçant, les êtres humains se font statues de pierre – seuls les déchets volent et vivent d'une vie absurde. Une lumière blanche et froide, lunaire, nimbe ce monde entre deux, dont on ne saurait dire s'il apparaît ou disparaît. Nulle résignation, pour autant, car dans l'entre-deux quelque chose est encore possible, dont ces œuvres témoignent par leur puissance allégorique, qui fait revenir le sens là où ne régnait que la quantité.

Agathe May grave le trivial avec la mémoire de la grande peinture, et c'est cette ten-sion, délibérément anachronique, qui donne à ses travaux leur force narrative, proche de la fable. Un sac poubelle devient boîte de Pandore laissant échapper les vices de notre temps, tandis que ceux qui le portent, dans leur nudité, réveillent les fantômes d'Adam et Eve chassés du Paradis. Quant à cette jeune femme qui se penche sur un trou envahi d'objets dont on ne peut dire s'ils en jaillissent ou s'y abîment, sa posture méditative vient nous rappeler que la mort règne aussi en Arcadie.

Comment habiter là ? Comment vivre dans ce monde où les seuls nids possibles sont des abris précaires faits de branches mortes, où les appartements sont des mémoires éclatées, saturées par l'absence, où le collage est la seule intrusion possible des corps dans les prés fleuris ? Que faire dans un monde où l'homme met la liberté dans des volières, nage sur des océans de beauté dont il ne voit rien, se tient debout dans l'innocence perdue de sa jeunesse, tandis que derrière lui, d'autres, qui ne trouvent nulle place où vivre, crachent sur ce sol inhospitalier ? Les images d'Agathe May n'ap-portent pas de réponse, car elles sont la question, le miroir lucide venant se substituer au beau miroir aux alouettes que nous n'avons eu de cesse de produire tel le grand outil du leurre contemporain.

D'où lui vient, alors, cette capacité à résister à l'illusion des reflets, si ce n'est de la façon qu'elle a eu de faire d'un écart délibéré une forme de résistance. « C'est sur ce socle et dans ce temps qui m'est propre, soutenue par une technique marginalisée dont je transgresse les règles, que j'arrive, il me semble, dans un grand écart absurde, à ne pas être absorbée par un monde dans lequel je ne veux pas me reconnaître. Aussi, il n'est pas question de plaire. Mais mon hypersensibilité fait que mes œuvres absorbent autant de malaise et de colère que d'émerveillement face au monde . » [1]

Agathe May se tient à sa place, celle que son travail conquiert, au bord du monde, au bord du gouffre, dans cette posture bancale où il lui est, pour l'instant, encore possible de ne pas basculer, regardant en face ce trou sans fond que ne combleront jamais nos vaines richesses. Sans doute sa capacité à résister à l'attraction du gouffre est-elle portée par un autre aphorisme de Lichtenberg, en forme de conseil :

« Efforce-toi de ne pas être de ton temps. »

[1] Agathe May, entretien avec Rainer Michael Mason, *La théorie de l'inadaptation*, Galerie Catherine



Agathe May « La boîte de Pandore - Nous chantions et bien dansons maintenant », 2016 | xylographie à encrage monotypique sur papier Japon | 122 x 175 cm | Courtesy l'artiste - Galerie Catherine Putman



Agathe May « Mourir oui, mais en technicolor », 2016 | xylographie à encrage monotypique
sur papier Japon | 80 x 63 cm | Courtesy l'artiste - Galerie Catherine Putman



Agathe May « Lacrimae - Les yeux pour pleurer », 2016 | xylographie à encrage monotypique
sur papier Japon | 92 x 114 cm | Courtesy l'artiste - Galerie Catherine Putman